

Le Louxor Un cinéma unique à Paris

La salle de cinéma est une invention du XXe siècle – tout comme le cinéma lui-même (la première projection remonte à 1895). Dix ans plus tard, cette attraction foraine est devenue un art. En témoigne l'ouverture dès 1906, sur les grands boulevards, d'une salle exclusivement réservée à la projection. Inaugurés à la veille de la première guerre mondiale, les premières grandes salles restent fidèles à la typologie à l'italienne - en hémicycle ou en fer-à-cheval. C'est seulement au début des années vingt que le cinéma, comme programme architectural, se distingue du théâtre ou de la salle des fêtes. Il acquiert un volume en longueur, des balcons disposés de face et un sol en pente : désormais, de n'importe quelle place, on a une vision complète de la projection.

A Paris, le cinéma *Le Louxor* est l'unique survivant de cette typologie innovante. Conçu dès 1919 (le permis de construire est déposé le 03 janvier 1920 par l'architecte Henri Zipcy), il affiche une modernité audacieuse : structure légère composée d'un alignement de portiques extérieurs en béton, remplissage formé d'une double paroi isolante en brique creuse, habillage décoratif extérieur en mosaïque. A l'intérieur, le volume rectangulaire en profondeur autorise l'installation d'un double balcon, l'accès se faisant par le fond de la salle. L'écran, encore protégé par un rideau de scène, est accompagné de trois dispositifs caractéristiques des débuts du cinéma muet : une petite estrade, susceptible d'accueillir les attractions ; une fosse d'orchestre, indispensable à l'accompagnement musical de la projection ; une loge, masquée par des claustra et destinée à accueillir le bruiteur (il déclame les intertitres et produit des sons en rapport avec l'action du film). Le confort de la salle a été soigné : des trappes de ventilation disposées dans les lanterneaux au-dessus du plafond permettent l'aération, ainsi qu'un éclairage naturel de la salle en dehors de la projection. Quant à la cabine, disposée tout au fond de la salle à hauteur du premier balcon, elle est totalement isolée pour assurer une protection efficace contre l'incendie. Les fondations sont tout aussi originales : le mauvais sol, à l'emplacement d'anciennes carrières de gypse, a imposé la conservation des caves existantes : des poteaux de béton traversent les voûtes, pour s'appuyer sur de larges semelles qui en répartissent la charge.

Une riche ornementation d'inspiration Art déco couvre les parois extérieures et intérieures de la salle. De manière assez surprenante, elle fait référence à l'Egypte antique. La découverte du tombeau de Toutankhamon n'y est pour rien (elle aura lieu deux ans plus tard). Il faut plutôt y voir une allusion à l'un des films-cultes du cinéma américain : *Cleopatra*, premier des grands « péplums » de l'histoire du cinéma, tourné en 1917 pour la compagnie Fox par J. Gordon Edwards. L'actrice principale est une illustre « vamp » du Septième Art, la new-yorkaise Theda Bara dont le succès a été mondial. Reste que c'est d'une manière très française que cette référence néo-égyptienne a été traitée, dans une esthétique géométrique promue par des cercles proches de l'Ecole des Arts décoratifs. Il en sera tout autrement à Hollywood, dont le célèbre Grauman's Theatre (construit l'année suivante) reproduit de manière littérale des hiéroglyphes empruntés aux temples de la vallée du Nil. Contrairement à ce que l'on a écrit trop souvent, par méconnaissance de l'architecture du début des années vingt, *Le Louxor* n'est pas un temple du « kitsch » historiciste, mais bien une œuvre moderne - en un temps où l'innovation constructive s'associait étroitement à son traitement décoratif, comme en témoigne le travail soigné des mosaïques extérieures et celui des stucs ou de la peinture murale pour les intérieurs.

L'impact de ce « palais du cinéma », en tout point spectaculaire et destiné à la clientèle populaire des arrondissements de l'Est parisien, n'a pas tardé à toucher les milieux spécialisés. Non seulement, la revue professionnelle *La Construction moderne* lui consacre deux grandes planches hors-texte dans sa livraison du 26 mars 1922, au moment de

l'inauguration ; mais l'un des architectes les plus illustres de son époque, Auguste Perret, va s'en inspirer pour un monument emblématique de l'architecture moderne : l'église du Raincy (1923) en reproduit le volume parallélépipédique au sol incliné, ainsi que l'ossature formée de portiques extérieurs en béton.

Le hasard a voulu que cet ensemble, oublié et méprisé, ait survécu jusqu'à nos jours – masqué par un habillage de miroirs et de moquette collée qui l'a, d'une certaine façon, préservé. L'abandon de l'activité commerciale, il y a plus de trente ans, a contribué à sauver une typologie architecturale devenue extrêmement rare – ailleurs, elle a été détruite par la création des multiplexes. Au sortir de ce purgatoire, *Le Louxor* se révèle le seul des grands cinémas du début des années vingt à avoir survécu dans Paris. Sa restauration est possible, car le potentiel est là – architectural, mais aussi décoratif. Il ne manque plus que de trouver une affectation susceptible d'en préserver l'intégrité – et pas seulement l'apparence. A l'évidence l'inscription *façades et toitures* dont il bénéficie depuis trente ans, au titre des Monuments historiques, ne recouvre que très insuffisamment l'intérêt patrimonial de cet édifice devenu un « unicum » dans l'histoire de l'architecture française du XXe siècle. Les projets actuels, détruisant la totalité de la structure, des espaces et des décors intérieurs pour n'en conserver que l'enveloppe, sont une opération de « façadisme » on ne peut plus condamnable. Il serait temps qu'on en prenne conscience – avant que la rénovation envisagée n'ait entraîné une dénaturation irréversible.